

## Benoît MALON – La Morale sociale – une morale de l'action

Réf. 2008-10-19 - Benoît MALON - La Morale sociale - Une morale de l'action

Le 3 novembre 2008

Dans son édition 2007 de *La Morale sociale*, Philippe Chanial regroupe des textes écrits à des dates différentes. Il commence par un texte de 1892, intitulé *Morale socialiste et politique réformiste*, il poursuit par un texte antérieur, celui de *La Morale sociale* de 1885, puis ajoute la préface que fit Jean Jaurès dix ans après pour une réédition du livre en 1895.

Le regroupement de ces textes, précédé par une passionnante introduction de Philippe Chanial, a l'intérêt d'apporter des éléments complémentaires au grand débat qui traverse le socialisme du 19<sup>ème</sup> siècle et s'est poursuivi au 20<sup>ème</sup> siècle : l'affrontement socio-économique est-il le tout du socialisme ?

Mais, ainsi encadré par le texte de 1892 (Benoît Malon) et celui de 1895 (Jean Jaurès), le texte de *la Morale sociale* souffre de ce compagnonnage, à la manière dont un objet un peu terne disparaît dans un semi contre-jour lorsqu'il est enserré entre des objets brillants.

Car, disons-le, le texte de 1892 et la préface de Jaurès de 1895 sont des objets brillants.

Le premier est un écrit de combat. Il s'apparente à un discours, en unissant attaque frontale et dithyrambe affectif. Est-il dirigé contre Karl Marx ? Demandez-le aux historiens. Je pense qu'il est plutôt dirigé contre ses épigones, ceux qui réduisent le socialisme à la lutte économique et à la satisfaction des revendications ouvrières (page 73) et qui s'opposent à toutes réformes au prétexte qu'elles retardent la révolution attendue. Sur ce dernier point, les « marxistes » sont explicitement visés (page 84)... On croirait entendre un discours contemporain.

Le texte de Jaurès, moins affectif que le texte de Malon de 1892, est lui aussi un document de combat. Jaurès milite pour rapprocher les deux branches du socialisme français, et tente de dépasser l'opposition entre les révolutionnaires et les réformistes, entre les matérialistes et les tenants de l'idéal. Cette synthèse aboutira au rassemblement, hélas provisoire, des deux familles.

Entre ces écrits d'une extrême modernité, le texte de *La Morale sociale* ne brille pas de mille feux. Il relève d'un genre littéraire très différent des deux autres textes. Ce n'est pas un discours de congrès, ni un écrit de combat ; il ne comporte donc pas de dithyrambe affectif comme le texte de 1892 ; pas davantage de ces balancements prudents qu'on trouve dans le texte de Jaurès. C'est un traité, un peu aride comme l'indique Philippe Chanial dans son introduction. Il a été écrit en 1885, mais il aurait probablement pu l'être à une date différente, car il a un caractère quelque peu intemporel.

En conséquence, nous nous focaliserons exclusivement sur ce traité intitulé *La Morale sociale*, et nous ne ferons que de rares allusions au texte de 1892, qui relève d'un autre genre littéraire. Il ne viendrait en effet à personne l'idée de traiter équivalentement un discours politique et une thèse de philosophie, deux genres littéraires différents, sous peine d'affadir l'enthousiasme de l'un et la rigueur de l'autre.

Après une introduction qui tente de justifier la nécessité de prendre du recul, de « laisser un moment les banalités de la politique courante » (page 103), et ébauche les grandes lignes du projet, le texte est composé de deux parties d'inégale importance en volume. La première partie, intitulée « Genèse de la morale », est brève, 29 pages. La seconde est monumentale, 229 pages. Malon y décrit les diverses morales qui se sont succédées dans l'histoire. Il tente, avec un certain succès, de n'en omettre aucune, sans illusion toutefois. C'est une « excursion rapide et forcément incomplète », comme il le dira dans la conclusion (page 365). Pour y parvenir, il les classe en catégories : « religieuses », « philosophiques », « matérialistes », « panthéistiques » ; il y ajoute « et diverses », que j'interprète de deux manières : à la fois le signe qu'il respecte trop ces courants de pensée pour les enfermer dans des boîtes, et aussi sa volonté de laisser ouvert ce balayage de la pensée humaine.

La conclusion est brève, 9 pages. Elle vise à donner un contexte historique à ce traité que je disais ci-dessus quasi-intemporel.

Cette conclusion ne reprend pratiquement rien des analyses des 260 pages précédentes. Les lecteurs rapides, coutumiers des rapports d'étude d'aujourd'hui, qui se contentent de lire l'introduction et la conclusion pour en extraire la substantifique mœlle, en seront pour leurs frais. Malon les renvoie gentiment à la lecture intégrale : « la conclusion des pages qui précèdent a été donnée au fur et à mesure par l'interprétation des théories » (page 365).

Cette phrase un peu goguenarde me plaît. Elle renvoie le lecteur à un travail : je crois l'entendre : *Je ne vous ai pas rédigé un code de conduite ou un règlement ; je vous ai invités à suivre avec moi une trajectoire, et à vous confronter vous-mêmes à des doctrines religieuses et à des penseurs qui ont marqué l'humanité. Avez-vous pris des notes en me lisant ? Qu'est-ce que vous en reprenez ?*

Platon invitait ses lecteurs à le suivre dans l'expérience de la maïeutique socratique. Dans sa *Phénoménologie de l'esprit*, Georg Wilhelm Friedrich Hegel invitait ses lecteurs à reprendre tout à zéro et à revivre avec lui la totalité de l'expérience individuelle à travers ses trois dialectiques. D'une certaine manière, sans se situer au même niveau de précision, Malon fait un peu de même en nous invitant à travailler nous-mêmes et à tirer nos propres conclusions.

C'est ce que je vais tenter de faire ci-dessous.

## **Le fondement de la morale**

Malon éprouve le besoin de justifier sa démarche, que peut-être ses camarades socialistes considéraient comme une incongruité.

### *La question de base*

La question de base est celle-ci : que peut-on mettre en face de « l'égoïsme », « unique principe de l'activité humaine, dominée dans toutes ses manifestations par les nécessités de la lutte individualiste pour la subsistance ou pour la domination ? » (Page 103).

### *Efficiencie*

À travers ce questionnement transparait déjà le souci de fond de Benoît Malon dans ce texte : son souci n'est pas de définir le bien, ou le mal. Sa visée, c'est de découvrir un principe de l'activité humaine qui soit efficace pour contrebalancer l'égoïsme naturel de celui qui doit sans cesse se battre pour sa survie individuelle.

Il le dit en clair : l'idée du bien, cela ne fonctionne plus (page 109), pas plus que celle de la justice (ibid.) ; et pas davantage le sentiment du bien, la « conscience » (page 111). Quant à la religion, « épuisée » (page 104), elle ne fonctionne plus, même si elle a produit des « croyants de moralité haute » (ibid.).

Malon fonde d'emblée sa démarche sous le signe de l'efficacité, on pourrait presque dire de l'*efficiencie*, car le souci de Malon porte sur le rendement du système moral.

Pragmatisme ? Matérialisme ? Avec grande perspicacité, Malon souligne à de nombreuses reprises dans son traité la césure opérée par Emmanuel Kant<sup>1</sup> dans l'histoire de l'humanité. Révolution copernicienne : le ciel est vide, sauf de ce que les hommes y mettent. Le fondement de la morale est dans l'homme, et pas ailleurs.

### *Constructivisme*

Malon ne prétend donc pas nous délivrer quelque vérité que ce soit, il nous engage dans une démarche que nous dirions aujourd'hui « constructiviste » : « La nouvelle théorie

---

<sup>1</sup> Par exemple page 226 : « À Kant était réservé l'honneur de découvrir que la vie n'est ni une épreuve imposée par un dieu fantasque [...] mais bien un devoir, une mission de dignité envers soi-même, de justice et de bonté envers autrui ».

morale peut-elle être formulée ? Elle doit en tout cas être cherchée » (page 105) ; et, citant P. Janet, « les idées morales sont nécessairement progressives et se modifient sans cesse » (page 112)

Il illustre son propos en reprenant à sa manière l'histoire de l'humanité, en partant de l'isolement des premiers hommes, qui se mirent en société, « unirent leurs moyens et leurs forces » pour pallier leur « faiblesse individuelle » (page 114). Il vaut mieux être à plusieurs que seul. La moralité est la gestion de ces rapports sociaux.

### *Concomitance entre le fait social et le fait moral*

Malon se livre à ce qui s'apparenterait à une phénoménologie. Il décrit la progressivité de la construction sociale chez les animaux et les hommes. Il met une continuité entre les rapports sociaux animaux et les rapports sociaux humains, tout en observant que certaines sociétés animales, plus intégrées que certaines sociétés humaines, prouvent, par leur gestion exemplaire des rapports sociaux, que « le fait moral dérive du fait social » (page 124).

En protégeant l'individu, le corps social permet sa progression morale. Sans cette protection, l'individu serait nécessairement absorbé par le combat pour sa survie individuelle. En ce sens, il y a concomitance entre le développement de l'intégration sociale et le développement de la morale.

### *Acte de foi ?*

Sans en avoir conscience, Malon fait alors un saut épistémologique en basculant de l'analyse des phénomènes à l'érection d'une loi, qu'il appelle « loi naturelle » (page 135). De la *concomitance* entre l'intégration sociale et le fait moral, il passe à la *causalité* : « La nécessité d'une forme d'association toujours plus étendue et plus perfectionnée amènera forcément<sup>2</sup> une prédominance croissante des sentiments altruistes sur les sentiments égoïstes » (page 135).

Il y a là un saut épistémologique : il passe de l'interprétation des phénomènes à une règle universelle. Sa phénoménologie débouche sur la certitude affirmée d'une progression inéluctable de l'humanité vers des sentiments altruistes. Nous ne serions qu'à l'aube de l'émergence de l'humanité nouvelle. « Quel splendide avenir moral et social avons-nous devant nous, car nous ne sommes qu'au seuil de la civilisation » (page 134).

Ce saut épistémologique ne manque pas d'interroger. Cette certitude affirmée ne relève pas de la démarche phénoménologique. Dans le vocabulaire religieux, on appellerait cela un acte de foi. Cela pourrait s'apparenter à ce qu'on appelle aujourd'hui le « dessein intelligent », qu'il faut absolument distinguer du créationnisme. Cette démarche, quel que soit le terme moderne qui pourrait la caractériser, consiste à affirmer une intelligibilité globale de l'histoire, tirée vers sa finalité, « une forme socialiste ou solidariste des groupements humains » (page 135).

Une soixantaine d'années plus tard, un savant paléontologue, Pierre Teilhard de Chardin, fera un semblable saut épistémologique : après avoir décrit et tenté d'interpréter les phénomènes de la formation de la terre, de l'apparition de la vie et de l'homme, il franchit un seuil épistémologique dans un acte de foi qu'il appelle le milieu divin.

Malon serait-il un crypto-croyant ? Je pense qu'il faut se garder de cette projection. Ou alors un panthéiste ? Méfions-nous de ce mot fourre-tout. C'est avant tout un homme d'action, qui a besoin de mettre une cohérence dans sa vie, et qui prend le risque de dire l'intelligibilité du monde tel qu'il le voit. En 1892 il écrira ceci : « Ce n'est qu'en s'inspirant d'une foi nouvelle, qu'en remplaçant l'atavisme religieux qui est au fond de chacun de nous (aussi matérialistes que nous prétendons l'être) par un vaste et noble idéal humain, que l'on accepte de se dévouer jusqu'au sacrifice » (*La question morale et le socialisme*, page 79). Malon est un postkantien radical, sa permanente insistance sur l'apport de Kant le montre. Il sait que tout discours sur le sens est fabrication de l'esprit humain. Les hommes ont besoin de se donner une « foi nouvelle », condition de l'action « jusqu'au

---

<sup>2</sup> C'est moi qui souligne

sacrifice ». Adhérer à l'intelligibilité du monde qu'il nous présente est un outil pour une action efficace.

## Les diverses morales

Dire le fondement de la morale, ce n'est pas encore dire ce qu'est cette morale. Pour la formuler, Malon va balayer toute l'histoire de la pensée morale. Non pas qu'il veuille nous présenter les moralistes comme on présente à un client les articles qu'on a en magasin. Mais parce que, selon la démarche constructiviste dont il a l'intuition, il pense que les hommes ont tenté à chaque époque, dans chaque culture, de contribuer à construire les principes moraux adéquats au système social dans lequel ils vivaient.

En outre, il pense que les multiples discours moraux se sont succédé en s'enrichissant progressivement. Non pas de manière linéaire par accumulations successives, mais dans une vision dialectique : il y a eu des avancées, puis des blocages par inadéquation du discours moral à l'état de la société ; et ces blocages ont été porteurs d'un rebondissement.

Aussi fait-il des diverses morales une présentation toujours favorable. On ne trouve guère de mots agressifs dans son texte<sup>3</sup>. Même Paul, à l'égard duquel il a des mots sévères, bénéficie de la reconnaissance de « son habileté, de son activité et de sa constance incomparables » (page 229). Il regarde avec une sorte d'objectivité sympathique, et ne s'interdit pas d'exprimer à certains moments son admiration. Ainsi à l'égard d'une certaine dynamique chrétienne, à l'égard de l'islam, à l'égard des prophètes du judaïsme, pour les stoïciens, etc. Et il n'hésite pas à s'élever contre des a priori négatifs tels que ceux qui pénalisent l'islam (page 215).

Je ne sais pas quelles furent ses sources d'information sur ces diverses morales. Son érudition est étonnante. Et tout autant sa capacité de synthèse pour dire l'essentiel de chaque message, qu'il expose avec grande honnêteté. Bien sûr, un musulman ou un chrétien pourraient exprimer leur croyance avec un éclairage un peu différent – tout croyant a forcément tendance à majorer les aspects positifs de sa religion et à en taire les aspects critiquables. Mais il me semble qu'on ne peut pas reprocher à Malon une partialité. La toute petite réserve exprimée par Jaurès, « Malon rend justice à toutes les solutions (sauf peut-être à la solution chrétienne) »<sup>4</sup>, me semble plus une prudence du député de Carmaux à l'égard de ses électeurs qu'une prise de distance à l'égard de Malon. Quant au judaïsme, Malon le segmente en deux, la loi mosaïque à l'égard de laquelle il exprime ses réticences, et les prophètes pour lesquels il exprime son admiration ; « malheureusement, écrit-il, ce n'est pas Isaïe, mais Moïse que les hasards de l'histoire ont sacré prédécesseur du christianisme » (page 215).

Dans chaque exposé, il regarde et cite les textes longuement. Sa méthode de lecture des textes n'est pas structuraliste, en ce sens qu'il regarde les contenus des textes, et non leur structure, et encore moins ce qu'ils ne disent pas. Après avoir cité les textes, il évoque systématiquement les comportements qu'ils ont induits.

S'il expose les morales avec honnêteté, Malon prend aussi ses distances au sein même de ses descriptions. Puisqu'il nous y a invités, je tente une synthèse en quatre points de ses diverses remarques. Ces quatre points me semblent être les critères qui, aux yeux de Benoît Malon, légitiment une morale.

### 1. *On reconnaît un arbre à ses fruits*

Le premier élément saute aux yeux. Je le synthétise par la formule suivante : *on reconnaît un arbre à ses fruits*. Le fait que la formule figure dans les évangiles ne nous interdit pas de l'utiliser tant elle correspond à la démarche permanente de Malon.

Il cherche quelles ont été les cohérences établies dans le passé entre les actes et les discours de valeur. Il regarde d'abord les discours sur les valeurs, dont certains lui

<sup>3</sup> Sous bénéfice d'inventaire, les seuls qui ne trouvent pas grâce à ses yeux sont Augustin et Machiavel.

<sup>4</sup> Introduction à la seconde édition, page 375

plaisent bien ; puis il regarde si ces discours ont été opératoires, ce qu'ils ont donné dans les actes, s'ils ont produit des actes conformes à ces valeurs. Pour lui, les actes et les paroles font système : ce sont les discours qui sous-tendent les actes et les font naître – et par retour, ce sont les actes qui légitiment les discours.

Après avoir expliqué chaque doctrine, cité des textes, Malon regarde les fruits. Dès le premier exposé, celui sur le Védisme : « Pourquoi la grande idée initiale a-t-elle été obscurcie [...] en ce sens qu'elle désarma, annihila les simples et les bons et livra le monde aux puissants et aux avides » (page 141). La doctrine pouvait être séduisante, ses résultats ne le sont pas.

Les fruits du bouddhisme par contre sont conformes à la doctrine : « Et que l'on ne croie pas que la pratique fut si loin de la théorie » (page 155).

La superbe religion égyptienne n'est pas passée à l'acte : « après avoir lu ces magnifiques extraits, on éprouve un sentiment de tristesse. [...] Pendant trente siècles [...] la morale pratique a été la négation, de la morale théorique que nous venons de poser » (page 162).

Le confucianisme, morale « remarquable » (page 168) : « pourquoi, avec une pareille morale, la Chine est-elle restée stationnaire depuis plus de 3.000 ans ? » Parce qu'on a « étouffé dans son germe tout essor individuel » et suivi son « conservatisme à outrance » (page 169).

Le christianisme du « Christ doux et bienfaisant, [...], revêtu de toutes splendeurs morales du Juste messianique » (page 224), dévoyé par Paul et surtout Augustin, aboutit à la pire sauvagerie, que Malon évoque de manière crue. Il conclut pourtant ses pages sévères de manière équilibrée : « la morale chrétienne ne fut pas, à tout prendre, inférieure aux morales religieuses qui l'avaient précédée. Elle fut même supérieure à beaucoup d'entre elles »... mais « ils faillirent vite à leurs promesses. [...] Leur religion d'amour devint une religion d'égoïsme par la préoccupation exclusive du salut individuel, et de pratique antisociale par la préférence donnée à un monde imaginaire sur le monde réel » (page 246).

Faut-il d'autres exemples de cette confrontation qu'opère systématiquement Malon entre la doctrine et les fruits qu'elle a produits ? « Aristote [...] le plus grand philosophe de son temps, [...] prêcha si bien la douceur à son disciple Alexandre que celui-ci débuta par un parricide, la destruction totale de Thèbes » (page 261). Sénèque et Cicéron qui « célébrèrent éloquemment, sans les pratiquer, les vertus stoïciennes » (page 269). Marc-Aurèle, qui dit et ne fait pas : « Si Marc-Aurèle, au lieu de dire à tout moment *Prends garde de faire le César*, l'eût fait réellement... » (page 270). « Le touchant altruisme stoïcien, égal à l'altruisme bouddhique et supérieur à l'altruisme évangélique, aboutit dans la pratique à un pessimisme découragé » (page 268). Etc.

#### ... mais pas n'importe quels fruits

Quels fruits d'une morale ? À quoi mesure-t-on l'efficacité de cette morale ? Est-ce que l'obtention d'une fin satisfaisante justifie l'action qui a précédé ?

Malon ne répond pas explicitement à cette question. Mais le lecteur peut facilement deviner que la réussite, et particulièrement la prise du pouvoir, ne sont pas selon lui des fruits qui légitimeraient une conduite antérieure immorale.

Trois indices nous l'indiquent plus précisément : ce qu'il dit des rapports sociaux et particulièrement de la considération à l'égard des femmes, la distance qu'il prend avec Hobbes et son absolu refus de Machiavel.

La condition qui est faite aux femmes est pour lui un des critères pour juger des fruits d'une morale. Assez systématiquement, il interroge les doctrines sur la situation qu'elles font aux femmes, « une des deux moitiés du genre humain » (page 216). Ainsi le védisme (page 149), le bouddhisme (page 155), le mazdéisme (page 178), la « loi jéhoviste » (page 206), l'Islam (page 206). Il le précise d'ailleurs explicitement à propos du judaïsme : « si, comme le voulait Fourier, on doit juger un peuple par la condition qui est faite chez lui à la femme... » (page 211).

La manière dont il prend ses distances avec Hobbes confirme que pour Malon la fin ne justifie en aucun cas les moyens. Comme toujours, Malon est gentil avec la personne

(« Hobbes n'était pourtant pas si mauvais qu'il voulait le faire croire », page 303), mais il récuse catégoriquement sa pensée : dire que « toute révolution qui triomphe est légitime », ce serait poser en règle que « la force prime le droit » (page 302).

Quant à Machiavel, non seulement il n'a aucun mot aimable à son égard, mais il ne prend même pas la peine de s'attarder sur lui. Tout juste le mentionne-t-il à propos de Hobbes, dont « la rudesse est encore préférable aux savantes immoralités politiques de Machiavel » (page 304).

Comme il serait heureux que Malon soit entendu par ses héritiers, nos socialistes d'aujourd'hui, pour qui une victoire électorale efface les vilenies réalisées pour s'octroyer le pouvoir.

## *2. Une morale est contingente à son contexte culturel et socioéconomique*

Le second élément qui donne une légitimité à une morale, c'est son ajustement à son contexte culturel et socioéconomique.

Ceci est conforme à ce que nous avons repéré ci-dessus. La morale ne vient ni du ciel, vide depuis la révolution copernicienne opérée par Kant, ni de quelque autorité que ce soit ; elle vient de l'homme, et doit être un outil qui l'aide à lutter contre son propre égoïsme. Il faut donc quelle corresponde à l'univers culturel et socioéconomique dans lequel est plongé l'individu. C'est d'ailleurs une des premières affirmations de Malon, dès la seconde page de son traité : « Il ne peut y avoir moralité sociale que lorsque cette moralité découle logiquement de la synthèse intellectuelle d'une époque » (page 104). Une morale, religieuse ou philosophique, doit être ajustée à son contexte.

Relativisme ? D'une certaine manière oui, si l'on entend par relativisme le fait qu'une morale puisse être contingente, contingente à une époque. D'une autre manière non, car il ne peut y avoir qu'une seule moralité qui réponde pleinement aux conditions socioéconomiques et culturelles d'une époque particulière. Celle qui y parvient est donc un absolu.

Quelques exemples donnés par Malon du caractère contingent d'une morale :

Le Bouddha, « un des hommes les plus extraordinaires qui eût paru dans le monde » (page 150), obtint par son apostolat un « succès inouï » (ibid.) ; « une des raisons de ce succès est que le bouddhisme vint à son heure, comme plus tard le christianisme » (ibid.). Mais dans cette doctrine, toute orientée vers « la sainteté et la vie éternelle » (page 156), « les vertus civiles, politiques et patriotiques sont inconnues » (ibid.).

Mahomet : si on le juge par le contenu de ses textes, qui prennent le pire du judaïsme (un dieu jaloux) et le pire du christianisme (le paradis et l'enfer), on devrait être très critique. Mais si on le juge en relation à son environnement local, dont la morale était bien primitive, on doit constater que son action contre l'idolâtrie, l'inceste et l'infanticide fut un progrès (page 216). Il évoque aussi « l'admirable civilisation maure détruite en Espagne par la barbarie catholique » (page 222).

Le christianisme lui-même, pourtant sévèrement attaqué par Malon, est reconnu avoir correspondu à une situation particulière : « Il faut reconnaître à la morale chrétienne un penchant à la douceur et à la bonté, à la pureté, qui en firent une opposition directe à la cruauté et à la corruption romaine » (page 246). Mais les chrétiens « furent sans force morale devant les Barbares qu'ils convertirent et ne moralisèrent pas » (ibid.).

Il n'y a donc pas de discours moral général. Un discours moral peut fonctionner dans des circonstances précises, et perd sa pertinence quand l'infrastructure culturelle et socio-économique se transforme.

Allons même plus loin : la construction morale de chaque individu est contingente à sa situation sociale propre et à son héritage culturel personnel. Cette délicate attention de Benoît Malon aux situations individuelles figure dans une critique qu'il fait de Kant : « [Selon Kant], la vertu est donc une doctrine, c'est-à-dire qu'elle peut et doit être apprise. Il eût fallu ajouter : autant que le comporte le fond moral qui est en nous, et qui se compose des sentiments de dignité, de justice et de bonté déposés en nous par l'acquis des générations successives, et des devoirs nécessités par la vie sociale » (page 285). Il va donc jusqu'à laisser entendre que le système moral de chaque individu est contingent

à sa situation personnelle, son héritage culturel et familial, et à sa situation socioéconomique. Totale contingence du système moral, et en même temps absolue perfection de ce système moral qui va s'ajuster jusqu'à l'unicité de la personne.

Un des éléments de la modernité de Benoît Malon est dans cette approche : le discours moral est la tentative pour permettre à chaque civilisation et, à l'intérieur de celle-ci à chaque individu, avec les armes de sa propre culture, de faire face efficacement aux questions nées de la situation socio-économique de l'instant.

### 3. Une morale, pour être motrice de l'action, doit intégrer l'affectivité

Au regard de ce que nous avons dit ci-dessus, on voit clairement que nous sommes dans une morale de l'action. Or nous savons bien que l'affectivité est centrale dans une morale de l'action. Si en effet l'intelligence nous indique le chemin à prendre, seule l'affectivité nous fournit l'énergie pour avancer sur ce chemin.

Ce que nous appelons aujourd'hui *affectivité*, Malon l'appelle « sentimentalisme », ou parfois « sympathie », ou encore « amour ».

#### L'importance du plaisir

Il sent intuitivement que l'acte moral ne peut être accompli sous la contrainte d'un devoir, mais qu'il faut que celui qui l'accomplit y trouve un plaisir, un bonheur. Cela, il ne le trouve dans aucune des religions. Il ne le trouve pas non plus dans la pensée philosophique des stoïciens, qui pourtant le séduit : « Ainsi cette morale si haute aboutit, pour avoir trop violenté la nature, pour n'avoir pas voulu reconnaître le droit de l'être humain à rechercher aussi un plus grand bonheur pour lui dans un grand bonheur collectif, au culte de la mort, tout comme le christianisme » (page 269). De même, il reprochera à Kant de « reléguer dans la catégorie des imparfaits les devoirs de l'ordre affectif » (page 284).

Malon va donc s'intéresser particulièrement aux morales « utilitaristes », celles où l'acte est mu par l'utilité qu'en ressent l'acteur, le plaisir ou le bonheur qu'il y trouve. Il dira sa proximité avec Bentham, John Stuart Mill, Spencer. Mais regardons plus avant ce que recouvre ce plaisir ou ce bonheur.

Il exprime son intérêt pour la tentative d'Aristote d'analyser les plaisirs, de les différencier en fonction de l'acte qui les génère (page 260-261). Mais les conclusions qu'en tire Aristote ne lui conviennent pas puisque sa conception des plaisirs aboutit à justifier toutes sortes d'iniquités.

Le plaisir, ou du moins n'importe quel plaisir, ne suffit donc pas pour légitimer une morale.

#### Quel plaisir ?

Il en résulte la question du fondement du plaisir, de la sympathie et de l'amour. Malon ouvre cette question sans apporter directement de réponse. Est-ce l'intérêt comme le pense Helvétius (page 313) et comme le pensait Épicure (page 301) ? Malon exprime son admiration pour Épicure, pour lequel « tout plaisir, quoique dérivé des sens, doit se rapporter à l'âme » (page 301). Le plaisir est donc subjectif, il se rapporte à l'individu, à son « âme », à ses idéaux. Malon approuve donc Protagoras, si mal compris par ses disciples : « Le plaisir est le mobile des actions, dit-il, mais il faut faire une différence entre les bons citoyens, les hommes généreux qui ne trouvent leur plaisir que dans le bien et la vertu, et les hommes méchants qui sont entraînés au mal » (page 339). Selon qu'on est orienté vers le bien ou vers le mal, le plaisir porte donc sur des choses différentes.

D'une certaine manière, nous sommes ramenés au point de départ : le plaisir ne prouve rien sur la nature de l'acte. L'homme à la recherche de la vertu trouve son bonheur dans des actes bons, l'homme enclin au mal trouve son plaisir dans des actes mauvais. Est-ce une banalité ? Nous ne le pensons pas : c'est le positionnement de chaque acte ponctuel dans la trajectoire globale de chacun.

### Que vise l'individu ? L'homme est le théâtre d'un combat

Malon a progressé dans sa réflexion : non seulement il a intégré l'atteinte d'un plaisir ou d'un bonheur comme un des éléments constitutifs d'une morale, mais il a introduit un facteur essentiel, l'axe qui dirige la vie d'un individu : est-il à la recherche du bien, ou au contraire tourné vers le mal ?

L'homme est le théâtre d'un combat. C'est probablement pour Malon une telle évidence qu'il n'éprouve pas le besoin de s'étendre longuement sur ce point. Nous voyons la manifestation de cette conviction malonienne dans les pages qu'il consacre à Héraclite, un philosophe qu'à peu près personne ne devait connaître à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Il le caractérise comme « un des plus pénétrants génies qu'ait vu le monde » (page 339). Il le décrit en deux pages, auxquelles il ajoute une page pour son disciple Empédocle... Nous sommes le théâtre d'un combat ; « en nous aussi existe la lutte ». « À l'amour correspond en nous la raison ; à la discorde les sens » (page 337). « La règle essentielle de la morale, c'est de purifier en nous le feu divin » (page 336).

Une morale légitimée par ses bons fruits ; une morale dont la pertinence à l'égard des conditions culturelles et socio-économiques permette l'efficacité dans le monde tel qu'il est ; qui mobilise l'affectivité de l'individu et l'oriente vers la vertu dans le combat qui se joue sans relâche en chacun. Presque tout semble dit, sauf l'essentiel, le moteur ultime.

#### *4. Il ne peut y avoir de morale que si elle prend l'homme dans sa dimension collective*

Où est le moteur qui met en marche un individu dans ce combat contre l'égoïsme et pour l'altruisme ? Sans ce moteur, la morale se limiterait à l'exercice d'un devoir, à la manière de la morale kantienne, que Malon estime, mais qui lui semble totalement insuffisante.

### L'obstacle de la mort

À quoi bon lutter contre l'égoïsme et pour l'altruisme si notre vie aboutit à la mort ? Dans les pages qu'il consacre au stoïcisme, Malon affronte de face le problème de la mort, qui rend absurdes tous les combats antérieurement menés ; il cite Marc-Aurèle : « Tout cela va disparaître, nos corps dans le monde, nos mémoires dans la durée. La durée de la vie de l'homme est un point, sa substance un écoulement... » (page 268). Les morales individuelles butent sur la mort. Le stoïcisme, dont « la hauteur morale n'a pas été dépassée », bute sur la mort ; parce qu'il est resté une morale individuelle, « pour n'avoir pas voulu reconnaître le droit de l'être humain à rechercher un plus grand bonheur pour lui dans un grand bonheur collectif » (page 269).

Le fondement du bonheur individuel serait donc de contribuer au bonheur collectif. Le mobile qui conduira l'homme à lutter contre l'égoïsme ne relève pas d'un devoir abstrait inscrit dans la conscience individuelle à la manière kantienne, mais d'un acte d'intelligence : « Il serait mieux de baser la morale sur ceci, que nous sommes une partie d'un grand tout, et que nous devons, en diminuant le plus possible la souffrance autour de nous, apporter tout notre concours à l'évolution universelle vers le mieux » (page 291).

### L'universelle solidarité est une expérience de fait, fondatrice et ressort de l'acte moral

Nous avons là la base du militantisme de Malon et le ressort essentiel de sa morale, morale de l'action. L'homme vit par les autres.

Ce n'est pas là une affirmation théorique, mais l'expérience de la vie militante de Malon, et particulièrement son expérience de la vie ouvrière. La solidarité n'est pas une vertu, elle est d'abord une expérience : l'homme ne peut exister seul.

Le fondement donc de la morale est donc de prendre acte de cette réalité. C'est un acte d'intelligence : la réussite de chaque individu passe par la réussite de ceux qui l'entourent.

La morale s'enracine dans l'expérience vécue de la solidarité. Dans sa réflexion critique sur la religion chrétienne, Malon met en cause la perversité des « théogonies » « qui atrophient le sens scientifique par une disjonction entre la croyance et l'expérience » (page 227). Démarche d'autant plus grave que, dit Malon, « tout le bonheur humain dépend des efforts humains excités par l'union intime de la croyance et de l'expérience » (ibid.). En conséquence, disjoindre la croyance et l'expérience condamne l'homme au



malheur. Malon au contraire, en enracinant la morale sur l'expérience, supprime toute dualité, et ouvre la porte au bonheur d'un homme réconcilié avec lui-même.

### **Quel critère de pertinence d'une morale à son environnement culturel et socio-économique ?**

Une morale efficace, porteuse de fruits, conduisant vers le bonheur l'individu qui agit pour faire réussir la totalité de l'humanité... Cela, ce sont les conditions générales. Mais on a vu que la morale, pour être légitime, devait être pertinente aux conditions culturelles et socio-économiques de l'époque.

Quelles sont donc pour Benoît Malon les conditions de pertinence d'une morale à son temps en cette fin du 19<sup>ème</sup> siècle ?

C'est chez Schopenhauer que Malon trouve les mots qui semblent le plus pertinents à son siècle. Dans la violence sociale que connaît la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, les discours moraux antérieurs ne sont plus pertinents s'ils n'apportent pas une réponse de bonté à cette violence sociale. « Compassion », « bonté », « pitié », les trois mots semblent équivalents.

« Dans cet horrible monde de l'entre-dévorement universel, [...] un grand bonheur, presque le seul qui soit accessible à notre humaine misère, le bonheur des affections partagées et de la diminution de la souffrance autour de soi, nous est permis. Il se trouve que ce bonheur est en même temps la plus efficace vertu, le souverain bien dont parlent tous les grands philosophes de l'antiquité. Et nous n'irions pas à lui ! Nous ne consentirions pas à être heureux, autant qu'il nous est donné de l'être, en rendant heureux auprès de nous, en diminuant la souffrance autour de nous ! » (page 357).

Cette lutte contre la souffrance qui nous entoure semble à Malon la première priorité d'une morale à son époque.

### **Que pourrait être une morale malonienne aujourd'hui ?**

Sous un mode d'écriture qui n'est plus celui d'aujourd'hui, nous avons découvert un Malon étonnamment moderne. Moraliste de l'action efficace dans le contexte où elle se situe ; attentif aux personnes et à leur construction mentale spécifique ; à la fois enthousiaste pour les valeurs exprimées par tous les courants de pensée, et libre pour en examiner les résultats dans l'histoire humaine ; soucieux du bonheur des individus tout en étant radicalement universaliste ; systématiquement attentif à la condition des femmes ; intemporel, mais profondément enraciné dans la fin du 19<sup>ème</sup> siècle.

Il nous semble que sa morale vaudrait pour aujourd'hui. Son attention aux fruits des discours aurait permis aux militants de prendre du recul à l'égard des idéologies coloniale, stalinienne et libérale qui ont marqué le 20<sup>ème</sup> siècle ; sa recherche du bonheur individuel par la réussite du grand tout de l'humanité ouvrirait aujourd'hui aux déçus des religions une espérance plus saine que celle que leur ouvre la prolifération des sectes.

Il suffirait, dans une démarche constructiviste conforme aux enseignements de Malon, que soient formulées les priorités que devrait se donner une morale pour être pertinente à la première décennie du 21<sup>ème</sup> siècle.

La condition des femmes, condition pour Malon de la légitimité d'une morale, a progressé, sinon en fait, du moins en droit ; peut-être l'attention devrait-elle se porter sur la condition faite aux personnes déplacées.

La lutte contre l'extrême violence que constatait Malon dans l'Europe de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, et qui justifiait ses préceptes de bonté et de compassion, n'est probablement plus la première priorité ; peut-être Malon aurait-il aujourd'hui fait porter sa première priorité sur la droiture, afin d'apporter des antidotes au mensonge généralisé, celui de l'argent virtuel et celui de la publicité commerciale et de la propagande politique.

Ces ajustements seraient conformes à l'exigence malonienne d'une pertinence d'une morale aux conditions culturelles et socio-économiques d'aujourd'hui.